

mieux renseigné que M. Parkman avait réfuté ces erreurs et repoussé ces calomnies bien avant qu'elles fussent imprimées dans l'*Old Régime*. On comprend facilement que nous voulons désigner M. Rameau, le consciencieux auteur de *la France aux Colonies*.

« La population qui fait l'objet de cette étude, dit-il, n'a point eu pour origine, comme plusieurs ont pu le penser, quelques aventuriers, quelques hommes de hasard, quelques individus déclassés et enrôlés par l'État. Ce fut l'immigration réelle d'un élément intégral de la nation française, paysans, soldats, bourgeois et seigneurs : une colonie, dans le sens romain du mot, qui a importé la patrie tout entière avec elle. Le fond de ce peuple, c'est un véritable démembrement de la souche de nos paysans français ; leurs familles, cherchées et groupées avec un soin particulier, ont transporté avec elles les mœurs, les habitudes, les locutions de leurs cantons paternels, au point d'étonner encore aujourd'hui le voyageur français ; ce sont aussi des soldats licenciés s'établissant sur le sol, officiers en tête, sous la protection du drapeau ; voilà les principes essentiels et originaires de la population canadienne. »

Quatre ou cinq pages plus loin, M. Parkman accumule les citations pour démontrer que les filles qu'on faisait venir de France en grand nombre pour les donner en mariage aux colons n'étaient, pour la plupart, que des vagabondes, des bohémiennes ramassées de force dans les rues de Paris et internées à l'Hôpital-Général. Et voici ce qu'il dit en note de cette institution, telle que la décrit Clément.

« L'Hôpital-Général de Paris venait d'être établi (1656) comme un refuge pour les « bohémiens » ou les vagabonds de Paris. L'édit royal qui l'établit disait que « les pauvres mendians et « invalides des deux sexes y seraient enfermés pour être employés « aux manufactures et autres travaux selon leur pouvoir. » Ils étaient ramassés dans les rues par un corps spécial de police appelé les « archers de l'Hôpital. »

D'après M. Parkman, c'est de là que vinrent, en grande partie, les mères des Canadiens français. M. Faillon, pour le moins aussi bien renseigné que l'auteur de l'*Old Régime*, n'en parle pas dans le même sens. « Ce qu'on appelait les filles du roi, lisons-nous dans la *Vie de la Sœur Bourgeois*, étaient de jeunes personnes tombées orphelines ou malheureuses en bas âge, et qui étaient élevées aux frais du roi à l'Hôpital-Général de Paris. C'était de cet établissement qu'on dirigeait des envois sur le Canada ; malheureusement ces jeunes filles étaient élevée trop délicatement pour le climat et les travaux du Canada. »